

Erick Maurel

Un bien étrange chemin de Compostelle



Erick Maurel

Un bien étrange chemin de Compostelle

© Erick Maurel, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7895-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'auteur

Né le 4 mai 1960, à Saïda en Algérie, Eric MAUREL est un haut magistrat français. C'est aussi un auteur qui a publié plusieurs essais et ouvrages juridiques et historiques sous le nom d'Erick MAUREL.

Ancien auditeur de l'Institut des hautes études de la sécurité intérieure et de l'Institut des hautes études de la défense nationale, officier de Réserve, diplômé d'Etat-major et titulaire de diplômes de l'enseignement supérieur militaire, il a goûté à de nombreux sports, mais c'est surtout à la pratique de la randonnée et du trek qu'il s'est consacré depuis plusieurs années.

Il a ainsi effectué des randonnées et treks dans le Haut Atlas marocain, les Alpes et les Pyrénées, divers massifs montagneux, dont le Chemin de Stevenson.

C'est avec son épouse qu'il a parcouru, en trois périodes de trois semaines chacun, l'intégralité du Chemin de Compostelle, du Puy en Velay jusqu'à Saint Jacques de Compostelle, puis le cap Finisterre.

Du même auteur

Paroles de procureur, Gallimard, coll. Témoins, 2008.

Portraits de procureurs, Tome I, Des procureurs épris de liberté, LexisNexis, coll. Beaux livres, 2020.

Portraits de procureurs, Tome II, Des procureurs dans l'arène politique, LexisNexis, coll. Beaux livres, 2020.

Violences faites aux femmes – Aspects juridiques et judiciaires, Enrick B. Éditions, coll. Porte-Voix, 2021.

Cours de culture juridique et judiciaire, Enrick B. Éditions, coll. CRFPA, 1re éd. 2019, 6e éd.

Ce livre est dédié à Bérangère, avec tout mon amour.
Sans elle, je n'aurais pas entrepris et certainement pas achevé le chemin de
Compostelle,

Il est aussi dédié à ma mère qui nous a encouragé
et à mon père

Il est encore dédié à Pascal l'Aveyronnais, Helmut de Stuttgart, à la
Berlinoise,

Il est enfin dédié
à deux hôteliers de Los Arcos et de Corcubion,
aux pharmaciens d'Auvergne et de Galice,
aux anonymes qui offraient eau et fruits sur le « Chemin »,
à ces Espagnols qui nous offerts de si chaleureux « buen camino »,
et
à celles et ceux qui demain seront sur le « Chemin ».

Avertissement

Ce livre, vite mis en chantier après avoir achevé notre chemin de Compostelle à l'été 2021 n'aura été achevé qu'au cours de l'été 2024. Il aura fallu un temps de maturation pour laisser les sentiments et les souvenirs constituer une matière première à ce qui se veut être, non seulement un témoignage authentique de l'aventure de couple vécue sur le « Chemin », mais aussi et surtout un partage de réflexions suscitées par cette expérience physique, mentale et morale. Religieuse pour la plupart. Philosophique pour certains, peut-être. Pour toutes et tous, humaine, certainement.

Car nous avons vécu un « Chemin » bien particulier, marqué par les effets du terrorisme avant, par les actes de terrorisme durant, les conséquences de la pandémie de la Covid-19, de la crise économique.

Aussi, avons-nous fait un « Chemin » déserté par la masse habituelle des pèlerins et randonneurs. Nous avons souvent marché seuls, sans qu'il n'y ait personne d'autre que nous sur le trajet, des journées entières. Nous avons traversé des villages agonisants, commerces fermés, des quartiers aux périphéries des villes totalement abandonnés avec des centaines d'appartements en vente que nul n'achetait, nous avons vu des personnes en grande souffrance et toujours dignes. Nous avons vécu une étonnante solitude. C'est cette expérience-là du « Chemin » - et ses fruits - que je livre dans les lignes qui suivent.

Mon propos n'est délibérément pas chronologique ni géographique. Ce n'est pas un guide. Même si au gré de ma narration, toutes nos étapes sont évoquées, sans en omettre une, si la plupart des lieux traversés sont décrits, j'engage ici une conversation, un long monologue plus tôt, avec le lecteur ou la lectrice pour lui livrer, jusqu'à ce qui fut intime, la manière dont j'ai vécu le « Chemin » aux côtés de mon épouse. Il y sera question de rencontres, bien sûr, d'anecdotes, bonnes et mauvaises, et quelques conseils pourront être livrés. Le récit conduira du Puy en Velay et, au-delà de Compostelle, jusqu'au Cabo Fisterra, en s'attardant sur le fait que l'on ne pose pas la question à autrui de savoir pourquoi

il ou elle fait le « Chemin », qu'à chaque rencontre brève et fortuite on poursuit son périple du jour plus riche et plus fort d'un « buen camino » offert avec une générosité sincère. Car, nous le verrons, il est bien des façons de faire le « Chemin » et des manières d'être sur le « Chemin » : un espace de liberté, d'égalité, de fraternité, de tolérance. Chacun avance, comme il peut, jusqu'où il peut, en faisant, dans la trace des pas multiséculaires qui l'ont précédé, son « Chemin ». À chacun sa route, chacun son « Chemin ». Un voyage où l'on se confronte au silence, où on vit le silence, où on peut souffrir du silence, où on se repaît du silence, où on l'on fait silence. En effet, si le « Chemin » est fait de joie, et pour les Croyants, peut-être, d'allégresse comme y invite Matthieu¹, il est aussi constitué par de la souffrance et des épreuves qu'il faut savoir surmonter : véritables ordalies que sont l'eau, l'air, le feu, la terre, le sac à dos. On y progresse, dans la beauté des lieux et des sites, on découvre Conques, puis Burgos, Léon après avoir franchi, pour nous dans le bonheur, l'étape redoutée du col de Roncevaux, on parvient à la borne des cent derniers kilomètres en Galice. Et d'étape en étape, précieusement, on garde par devers soit la créancier ou créancier, ce passeport enrichi des dizaines de sceaux qui attestera de notre détermination, de notre courage, de notre foi pour celle ou celui croit, qui authentifiera le chemin réalisé et ouvrira le droit à se voir accorder la Compostella.

Alors, pour qui le peut, on poursuit son voyage, initiatique dans une certaine mesure, jusqu'aux confins de la terre, au Cap Finisterre. C'est alors une nouvelle et différente élévation, une nouvelle et différente communion ; avant que ne s'offre à vous une bien étonnante et étrange révélation.

Cet ouvrage est ainsi un regard sur ce qui fut, et reste encore, pour nous, pour moi, un bien étrange chemin de Compostelle.

– I –

« La question ne se pose pas »

Arzúa, Corogne, 5 heures 30, le 24 juillet 2021. Depuis les fenêtres de notre chambre d'hôtel, nous regardons l'avenue principale de cette bourgade de Galice, au Nord-Ouest de l'Espagne. Elle est déserte à cette heure. Pourtant, c'est la route menant vers Saint Jacques de Compostelle. Aucun camion, aucune voiture et, bien entendu, aucun passant. Il pleut dru. Les réverbères éclairent rues et façades d'une lueur jaunâtre. Des milliers de perles scintillantes ruissellent sur les vitres. Le pavé noir des trottoirs et le bitume luisent tristement et déjà les caniveaux ont la folle ambition de se faire torrents. Arzúa est une petite ville sans rien qui puisse retenir l'attention. Des façades mornes, de petites places qui ne donnent pas envie de s'y attarder. On doit s'y ennuyer. On ne doit faire qu'y passer. Nous nous apprêtons avec Bérangère, mon épouse, à entamer l'ultime étape de notre « chemin » vers Saint Jacques de Compostelle. Un nouvel effort de quarante kilomètres jusqu'à la cathédrale jacquaire. Tout l'hôtel est silencieux. Dans les autres chambres, d'autres randonneurs ou pèlerins dorment probablement encore. Personne d'autre n'est levé et, pour nous, il n'y aura pas de petit déjeuner. Nous nous contentons de deux barres vitaminées et deux petits pots de compote rapidement avalés, d'une grande rasade d'eau. Les sacs à dos bien calés, nous sortons de l'hôtel. Nous nous retrouvons plongés dans un froid humide qui s'introduit sous nos capes épaisses et nos vestes imperméables. Nous contournons l'hôtel, nous empruntons une petite rue aux façades décorées avec des pots de fleurs. Quelques centaines de mètres plus loin nous reprenons le « Chemin », avec ses balises bicolores, rouges et blanches, et ses bornes, bleues et or. Nous nous engageons tranquillement dans une pénombre de plus en plus profonde. Une fois les dernières maisons de l'agglomération laissées derrière nous, nous progressons sur un sentier de terre battue bordé d'arbustes et d'arbres imposants dont les ramures font une voûte quasiment impénétrable. Nous sommes, pour l'instant, à l'abri de la pluie. Nous avançons sans recourir délibérément à nos lampes frontales. C'est à peine si, en ouvrant la voie, j'éclaire de temps à autre d'un bref éclat le chemin. On ne voit strictement rien et nous avançons presque de manière intuitive. Nous devinons la voie à suivre. Lorsque je me retourne, je ressens la présence plus que je n'aperçois mon épouse. Elle

colle à mes basques pour ne pas perdre le contact. Sans trop nous être concertés, sans savoir vraiment pourquoi, nous nous sommes manifestement accordés pour progresser ainsi, dans le noir. Le ciel uniformément nuageux, la pluie dense et régulière, les arbres ne laissent place à aucune luminosité naturelle. De loin en loin, une rare lumière nous signale la proximité d'un hameau. Il y a une sorte de plaisir à entreprendre cette ultime étape en démarrant tôt, très tôt. Et, il y a quelque chose d'inexplicable à souhaiter ainsi progresser dans l'obscurité. Comme si nous nous préservions de la venue du dernier jour, comme si nous retardions l'entrée dans la lumière. Il y a peut-être, mais rien n'est moins sûr, une démarche un tant soit peu spirituelle que de choisir de terminer ainsi notre voyage, par un passage des ténèbres vers la lumière. C'est un peu facile et commun, mais cela correspond bien à notre état d'esprit du moment. Quoi qu'il en soit, c'est une nouvelle fois, une rude étape que nous entreprenons. Car, sans compter les haltes pour se restaurer, nous avons dix heures à onze de marche devant nous, en portant respectivement un sac de treize et de sept kilogrammes.

*

Mon épouse se prétend vaguement catholique. Mais je perçois qu'elle a probablement une approche « réformée » de sa pratique chrétienne. Elle m'a dit, lors de précédentes étapes, ne plus être aussi certaine de sa foi. Pour ma part, athée de circonstance, puis par choix, je n'ai strictement aucune conscience du divin. Cela ne nous interdit pas d'être pénétrés par la dimension de ce que nous avons entrepris et réalisé. Avant de décider de partir, nous avons longuement réfléchi et patiemment organisé notre engagement sur le Chemin de Compostelle. En effet, que nul n'en doute s'il envisage d'effectuer le pèlerinage ou le voyage vers Compostelle. C'est un engagement : physique d'abord et beaucoup, mental et moral ensuite. Pour nombre de personnes, c'est un engagement spirituel. En principe, pour la majorité, il est religieux.

Ce chemin, nous l'avons débuté en juillet 2016. Nous étions alors partis du Puy en Velay pour rejoindre, vingt-quatre jours plus tard, Saint Jean Pied de Port. Des étapes longues et difficiles, un parcours initiatique, des douleurs et de la souffrance, des joies et du bonheur. Les attentats terroristes de 2015 et ceux de l'été 2016 avaient déjà fait de ce cheminement un bien étrange voyage. Les contraintes professionnelles, des mutations, la perte de mon père et le deuil, nous